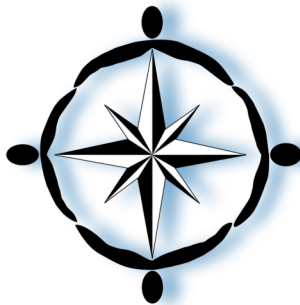


Publication MOVE

Association Move
9 Rue du Colombier,
38160 Saint-Marcellin, France

Directeur publication, Léo Monnier
Rédaction, Benoit Comte



**" RACONTE-MOI
TON HISTOIRE "**

Atelier intergénérationnel

Il existe des livres qui racontent une histoire. Et puis il existe des livres qui sont eux-mêmes une rencontre. Celui-ci appartient à cette seconde catégorie.

À l'origine, il y a une idée simple : prendre le temps d'écouter. Écouter des parcours de vie, des souvenirs, des blessures parfois, des éclats de rire aussi. Créer un instant où la parole circule entre des générations qui, trop souvent, se croisent sans réellement se connaître.

Dans un monde où tout s'accélère, où les conversations deviennent brèves et fragmentées, ce projet a choisi l'inverse : ralentir. S'asseoir. Laisser venir les mots. Accepter les silences. Donner de la valeur aux récits ordinaires qui, mis bout à bout, racontent finalement quelque chose d'intemporel sur l'enfance, la famille, les séparations, les rêves, la reconstruction et la dignité.

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'engagement du programme européen Erasmus+, qui permet depuis

des années de faire naître des projets humains, culturels et éducatifs fondés sur l'échange, la coopération et la rencontre entre les personnes. À travers ce soutien, c'est une Europe de la transmission, de l'écoute et de l'émancipation qui s'exprime. Il n'aurait surtout pas existé sans les enfants et les jeunes de l'association Poil de Carotte, établissement relevant de l'Aide Sociale à l'Enfance de l'Isère. Leur confiance, leur sincérité et leur courage traversent chacune de ces pages. Les aînés de Roybon, de l'Ehpad René Marion et du café associatif TOTEM ont aussi montré toute leur bienveillance.

Accepter qu'un souvenir revienne, qu'une émotion affleure ou qu'une blessure trouve des mots demande une force immense. Les jeunes ayant participé à ce projet ont offert bien davantage que des témoignages : ils ont offert une présence, un regard sur le monde, une vérité humaine qui dépasse largement leur propre histoire.

Au fil des échanges, il est apparu une évidence : derrière les parcours parfois cabossés demeurent des ressources extraordinaires. De l'humour. De la lucidité. Une capacité à aimer encore. À faire confiance malgré tout. À imaginer l'avenir.

Ces pages ne cherchent ni à idéaliser ni à enfermer qui que ce soit dans une identité ou un passé. Elles témoignent simplement d'une rencontre. D'un moment où des voix ont pu être entendues autrement que par des dossiers, des statistiques ou des dispositifs administratifs.

Lire ce livre, c'est entrer dans une conversation.

Une conversation parfois douce, parfois brutale, souvent bouleversante, mais toujours profondément vivante.

Et peut-être est-ce cela, finalement, le plus important : rappeler que derrière chaque parcours existe une personne qui mérite qu'on prenne le temps de l'écouter.

Laurent Grimat, directeur association Poil de Carotte



Pour le plus grand nombre, ils étaient arrière-grands-parents, et arrière-petits-enfants. Ils ne se connaissaient pas. Les plus jeunes désiraient comprendre leur vie d'aujourd'hui avec le regard "d'avant".

Des interviews se sont déroulées à l'initiative des associations Poil de Carotte et Move, habituée aux projets de mobilité internationale. La mobilité allait être, une fois n'est pas coutume, des déplacements dans le temps, entre la dernière guerre mondiale et cette fin d'année 2025.

Ils se sont retrouvés à l'Ehpad René Marion de Roybon, ou au Totem, café associatif de l'association Entre Aides Sociales Roybon. Les jeunes étaient volontaires.

Au total, une douzaine de séances d'une petite heure, en groupes restreints constitués de deux ou trois individus pour chaque génération.

Précisons que nous avons là des échanges entre des personnes nées entre 1930 et 1945 d'un côté de la table et nées vers 2010 de l'autre côté. Entre les deux, 80 à 95 années d'écart. Au même âge, les premiers ne connaissaient ni le téléphone, ni la télévision, encore moins l'informatique. L'automobile (au super), remplaçait juste les attelages à chevaux à Paris. Les seconds jonglent avec un smartphone en poche, disposent de chaînes TV à l'infini, et se déplacent en trottinette électrique.

Si tous ces aspects matériels comptent et sont connus par tous, une autre dimension est apparue au fil de ces entretiens.

Le temps, les jeux, l'amitié, l'autorité des parents, le travail, l'école, la vie au village... La vie tout simplement. Chacun s'est révélé curieux de ce que pouvait ressentir l'Autre. Savoir n'est pas comprendre, mais comprendre permet de savoir que sa vie n'est pas une parenthèse dans le fil du temps. Ce fut la principale découverte de ces rencontres.



Premiers mots, premiers écarts

Ils commencent par se présenter.

Un peu timidement, un peu en riant.

On s'apprivoise.

On ne sait pas encore que l'écart entre les mondes va apparaître, presque malgré eux.

— Je m'appelle Monique. Mon nom de jeune fille, c'est Sérieuse, un nom de l'Aveyron. Je ne suis pas de Roybon, j'arrive d'Échirolles, près de Grenoble. Je me suis installée à la campagne depuis une douzaine d'années.

— Je suis Colette. J'habite à Roybon depuis... 1967. Je suis à la retraite. J'ai été mariée, divorcée, j'ai trois enfants.

Moi, je m'appelle aussi Monique. J'ai travaillé à l'EHPAD de Roybon pendant un an, et quinze ans dans une usine de chaussures et j'ai 77 ans. J'ai été abandonnée par mes parents.

Les enfants arrivent. Les prénoms s'installent doucement.

Océane, Mélissa, des voix encore hésitantes, parfois à peine audibles.

— Tu fais du vélo ?

— Oui.

— Du cheval ?

— Oui.

— Tu fais des bêtises ?

— Non...

Un sourire circule. Le lien commence là.

La première vraie question. Elle tombe simplement :

— Est-ce que vous avez connu la misère ?

Silence léger. Puis une réponse qui ouvre un autre monde.

— On ne peut pas appeler ça la misère. On n'avait pas grand-chose...mais on était heureux. On allait à l'école à pied, quatre kilomètres, même dans la neige. On aidait à la ferme. Il n'y avait pas de téléphone. On ne savait même pas que ça existait.

On n'avait pas les toilettes dans la maison. C'était dehors. Avec du papier journal qu'on découpait pour la semaine. On passait parfois le dimanche à préparer ça.

C'était comme ça.



— Est-ce que vous travailliez à 4 ans ?

Un étonnement.

— Non... Mais, on aidait dès 7 ou 8 ans. Ramasser les œufs. Aider aux champs. Pas un travail. La vie. L'école était obligatoire jusqu'à 14 ans. On allait à pied. Pas de bus. Tout le monde était pareil.

— Vous avez connu la guerre ?

— J'avais cinq ans. J'ai vu les soldats allemands sortir de leurs camions juste devant chez moi. Et aujourd'hui encore... la guerre !

Un léger basculement.

Une inquiétude traverse la pièce.

Une phrase clé

“On n’avait rien... mais on s’amusait de tout.”

— Quand vous étiez jeunes, vous étiez heureuses ?

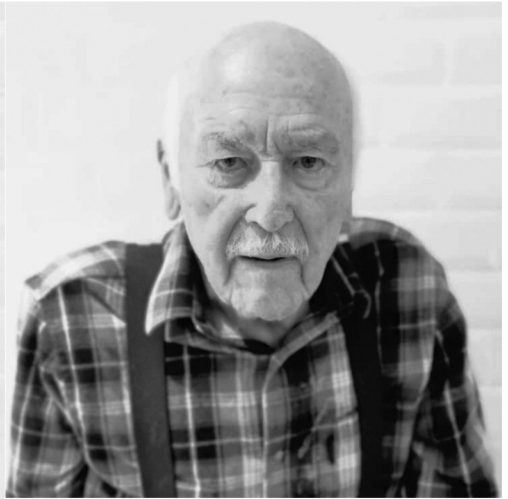
La réponse est magnifique de simplicité :

— Mais oui, on était heureux.

Puis viennent les détails : “On sortait, on dansait, on s’amusait, on vivait. Pas avec les mêmes moyens, les mêmes objets ou le même confort.”

Mais avec de la joie, du collectif. L’une raconte qu’on allait au bal à pied. Sept kilomètres à l’aller, sept au retour. “On était habitués à faire des efforts.”

Ces phrases disent beaucoup plus qu’une robustesse physique. Elles disent une culture entière de l’endurance, du corps sollicité, du quotidien non négociable.



Le choc des objets

— À quoi ressemblaient les voitures ?

— Il n'y en avait presque pas. Une voiture pour tout le village. Une mobilette, c'était déjà la richesse. Puis est arrivée la 2CV.

Ils n'ont pas connu la même pauvreté. Ni les mêmes manques. Les uns n'avaient rien... Les autres ne peuvent pas imaginer ne rien avoir.

— Vous fêtiez Noël ?

— Oui, sans cadeaux. Une orange, une papillote et un repas.

Incrédulité, pas de cadeaux.

Le choc culturel

— Vous avez connu Jul ?

Silence.

— Non...

— C'est un rappeur.

— Nous, on écoutait Tino Rossi.

— Vous aviez Snapchat ?

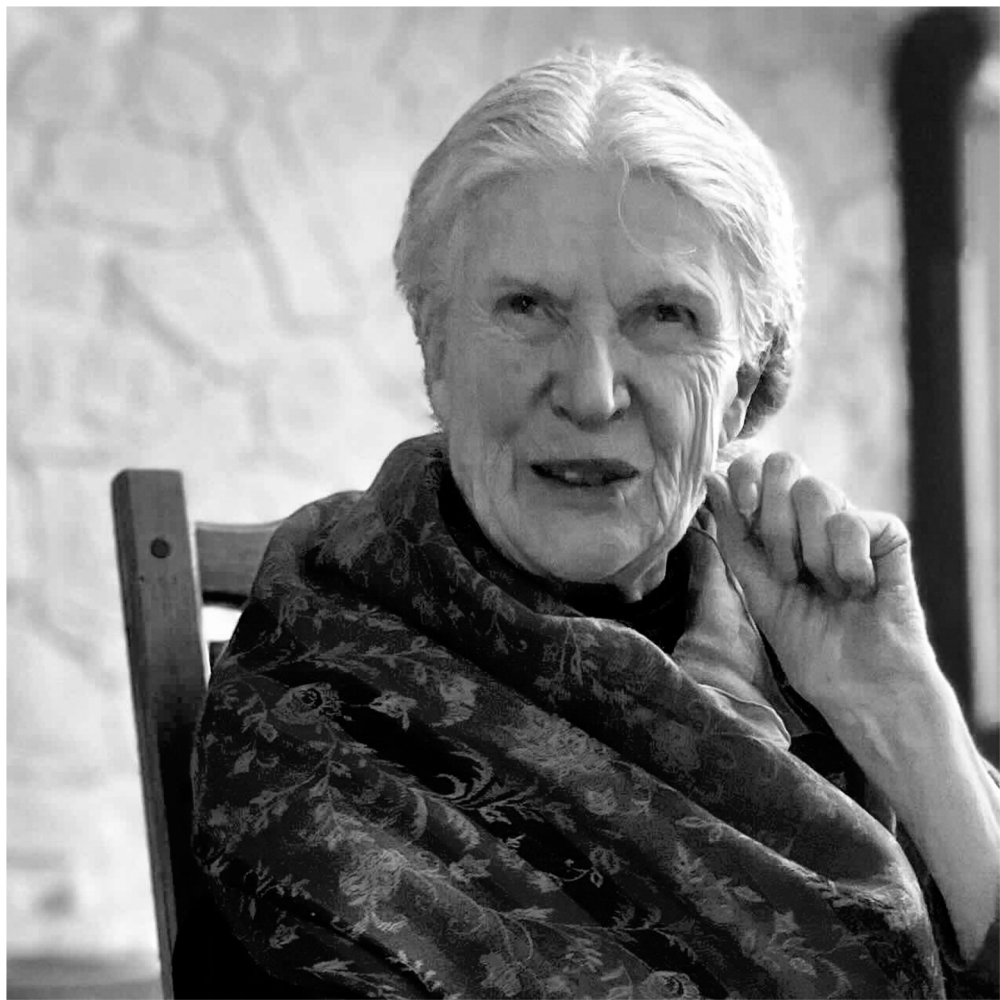
Rires.

— Non. Ça n'existait pas. Nos écrans, c'étaient des livres. Notre réseau social, la bibliothèque, la classe. Écoutez les adultes, écoutez vos professeurs, profitez... pour avoir une vie meilleure.

Puis il y a eu une seconde fois, des retrouvailles. Se revoir n'est jamais comme se découvrir. Cette fois, les présentations sont moins timides. Il y a de l'agitation, des chaises qu'on cherche, des chewing-gums qu'on fait cracher, des plaisanteries pour détendre le groupe. Peu à peu, quelque chose de plus profond affleure :

Non seulement la différence d'âge, mais la mémoire d'un village, de ses ouvertures et de ses fermetures.

Jimmy, Julio. Ils parlent peu d'abord. Il faut les apprivoiser. Julio de Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs. À partir de là, une mémoire locale se remet en marche. L'histoire du cheval ferré à l'envers revient immédiatement, comme si le territoire parlait avant les personnes.



Ville et campagne

Le contraste revient tout de suite.

À Grenoble, dans les années 60, il y avait déjà la ville.
Mais même là, il y avait peu de voitures.

— La première voiture de mon père, c'était une 2CV.
C'était génial. On roulait lentement. Pour aller à
Marseille, il fallait la journée. Pas d'autoroute, pas
d'autoradio. On rigolait. On était insoucians.

— Est-ce que les jeunes d'aujourd'hui sont aussi
insoucians ?

Les réponses hésitent, se croisent, se nuancent.

— Non, pas vraiment. Parce qu'aujourd'hui, il y a trop
d'informations. Trop de violence qui circule. Trop
d'images. Trop de téléphones.

Le téléphone revient comme un personnage à part entière.

Une scène est racontée : un enterrement, une photo de famille, cinq personnes ensemble... et toutes les cinq les yeux sur leur téléphone.

Le choc est là.

Être ensemble sans être ensemble.

On parle aussi des gens qui traversent la rue sans regarder. De ceux qui se font voler parce qu'ils ne voient plus le monde autour d'eux. De cette présence permanente de l'écran.

Mais tout le monde nuance aussitôt :

— Nous aussi, on en a un.

— On l'utilise aussi.

Le problème n'est pas l'objet seul. C'est ce qu'il prend.

Puis une autre parole se déploie, longue, dense, habitée.

— Moi, je m'appelle Rosemonde.

Mon père était italien. J'avais deux frères plus jeunes. Ma mère s'est retrouvée seule pour nous élever, alors j'ai dû très tôt m'occuper d'eux. Il fallait les faire manger. Cirer les chaussures. Préparer les cartables. Les peigner.

Et ensuite, on partait à pied à l'école de Roybon. Roybon, à cette époque, c'était un village vivant. Il y avait l'école, la cantine, le collège. Les enfants jouaient dans les ruelles. On jouait à colin-maillard, à la marelle. Garçons et filles ensemble. On se connaissait.

Roybon, le village d'avant.



L'arrivée, en 1962, de familles harkies à Roybon.

Des familles venues d'Algérie, arrivées avec presque rien. Des baraquements. Des camps. La peur. La méfiance.

Au début, dit-elle, l'accueil n'a pas été simple. Les habitants ne connaissaient pas ces familles. Ni leur langue, ni leurs habitudes, ni leur histoire. Il y avait de la peur. Des mots violents. Des regards de distance.

Puis il y a eu autre chose : la solidarité.

Les habitants ont apporté des vêtements, des gazinières, des frigos, de quoi vivre. Les enfants se sont rencontrés à l'école. Le temps a fait son œuvre. Les liens se sont créés. Ça a pris du temps avant qu'ils soient acceptés.

Être regardé par la fenêtre

Le récit bascule encore.

Rosemonde parle de sa propre famille. Française par sa mère, avec un père italien. Elle raconte qu'à leur arrivée, les gens venaient regarder par les fenêtres. Observer comment ils vivaient. Ce qu'ils mangeaient. Comment leur mère s'occupait des enfants.

Ce souvenir, des décennies plus tard, est intact. J'ai 70 ans, et je me rappelle encore de ces visages à la fenêtre.

Cette phrase dit tout : l'étranger n'est pas seulement celui qui vient de loin. Parfois, c'est simplement celui qui n'est pas "d'ici".

— Qu'est-ce qui a fait que tu t'es sentie intégrée ?

La réponse est simple et magnifique.

Le quartier.

Les voisins.

Les enfants.

Les chaises sorties devant les maisons.

Une femme s'assoit dehors pour tricoter. Une autre sort sa chaise aussi. Puis une autre. Ainsi, progressivement, la vie commune recommence.

Pas par des discours. Par une présence.

À l'écouter, on comprend qu'elle ne parle pas seulement du passé, mais d'une certaine manière d'habiter ensemble. Avant, dit-elle, on se rencontrait à la boulangerie, à la boucherie. Quand quelqu'un n'allait pas bien, on allait frapper à sa porte. Aujourd'hui, les gens s'installent derrière leurs clôtures.



— Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous choque dans la nouvelle génération ?

Les réponses tournent autour d'un mot : le respect.

Le respect des parents. Des adultes. Des enseignants.

Certaines disent qu'avant, on n'aurait jamais parlé à ses parents comme certains jeunes le font aujourd'hui.

— Aujourd'hui, il y a peut-être plus de copinage, trop parfois. Mais, il y a aussi davantage de parole.

Cette réponse fait bouger la discussion. Ce qui n'était pas dit. Alors d'autres femmes acquiescent.

— Oui, avant, il y avait beaucoup de tabous. On ne parlait pas de sexualité. Pas de sentiments. Pas des secrets de famille. La hiérarchie protégeait sûrement l'ordre. Mais, elle enfermait aussi le silence.

Dans cet échange, le « choc » entre les générations ne passe pas uniquement par les objets tels que le téléphone, la voiture, les écrans.

Il passe surtout par autre chose :

La manière d'entrer dans un village,
La manière d'être accepté,
La manière de parler à ses parents,
La manière de se taire,
La manière d'appartenir à un groupe.

Les plus jeunes découvrent un monde de distances, de seuils, d'autorité, de lenteur. Les aînés découvrent, en face d'eux, un monde où l'on parle davantage, mais où "l'autre" et "l'ensemble" ont changé de définition. Très vite, la conversation prend une direction nette, le travail, le sérieux, le respect, les punitions, la misère. Autrement dit : ce qu'il fallait faire pour "tenir sa vie".

“Je m’appelle André, j’ai 16 ans. Je suis au lycée à l’Hermitage, en cuisine. Première année de CAP.”

Daniel, 83 ans, un autre André, 93 ans. Le passé professionnel revient comme une carte de visite :

— Moi, j’étais boucher. Je faisais le traiteur aussi.

— Quels conseils vous donneriez à notre génération ?

La réponse vient sans détour :

— Si tu veux y arriver dans la vie, il y a le travail déjà. Le sérieux. Et, puis, il faut bosser. Essayez de choisir un métier qui vous plaît. Si on fait un métier qu’on n’aime pas, on le fera “à contrecœur”. Si on aime ce qu’on fait, même quand c’est dur, on continue.

Si tu ne fais pas quelque chose qui te plaît, ça ne marchera jamais.”



La cuisine comme horizon

Pour André, le jeune, cette parole fait immédiatement écho.

Il est en cuisine parce qu'il aime ça. Parce qu'il veut en faire sa vie. Parce qu'il a un rêve :

— Ouvrir un restaurant dans le monde, je ne sais pas où.

L'ancien l'encourage, sans ironie :

— Et pourquoi pas.

Entre les deux générations, le métier devient un terrain commun.

Pas une obligation abstraite, mais un lieu de désir et d'exigence. Dans ce passage, on sent quelque chose de très précieux : le monde ancien ne parle pas seulement de morale, il parle aussi de pratique.

— Vous avez déjà fait des trucs qui ne vous plaisaient pas dans la vie ?

Réponse honnête :

— Oui, bien sûr. Traire les vaches le soir, dans la chaleur, avec les mouches. Faire ce qu'il faut faire, même quand on n'aime pas.

Tout cela revient à la même idée : on peut supporter beaucoup de choses, à condition d'avoir trouvé sa voie.

L'un d'eux devait reprendre la ferme familiale, parce qu'il était l'aîné. Cela ne lui plaisait pas. Alors il est parti vers la boucherie, vers le commerce.

Le passé n'apparaît pas ici comme une fidélité automatique à la famille.

Au contraire : il montre déjà des bifurcations.

Un ancien précise :

— Les gens qui se méfiaient de vous, c'était ceux avec qui il fallait se méfier.

Formule superbe, presque proverbiale.

Elle dit une vision du monde entière : celui qui soupçonne en permanence révèle souvent sa propre manière d'être.

Il ajoute en miroir :

— Si tu veux que les autres te respectent, il faut que tu sois aussi respectable.

Maria pose alors une question plus légère, mais qui ouvre très loin :

— À votre âge, vous faisiez plus de bêtises que nous maintenant ?



— Oh bien sûr. C'est donné à tous les enfants.

Les souvenirs reviennent, cette fois joyeux, précis, presque cinématographiques.

— On cassait les boules en verre des poteaux électriques. On lançait des projectiles au catéchisme. On se moquait des gens. On courait, on se sauvait.

Le récit le plus vivant est peut-être celui de la pierre lancée dans un bassin, qui rebondit et casse la vitre d'une maison.

— On a pris la course, on s'est sauvés. Mais la dame s'est plainte à l'école. Il a fallu se dénoncer. Payer le carreau.

Ce qui frappe ici, c'est que la bêtise n'est pas niée. Elle est même racontée avec plaisir, toujours rattachée à la responsabilité.

— À notre époque, les parents avaient tous les droits sur nous. Ils pouvaient battre. Gifler. Punir sans avoir à se justifier.

L'écart générationnel apparaît ici sans détour. Non pas comme une opposition théorique, mais comme une incompatibilité sensible : ce qui était normal parce que commun, est pour les jeunes presque impensable.

Quand les jeunes racontent les punitions d'aujourd'hui, le contraste est saisissant : Privation de téléphone. Vaisselle. Interdiction de sortie.

Les anciens reconnaissent que

— Privé de sortie, c'est peut-être plus dur qu'une gifle.

La peine n'est pas seulement ce qui fait mal physiquement, c'est ce qui coupe du monde auquel on tient.

— À quoi ça ressemblait, la misère, à l'époque ?

À la campagne, disent plusieurs anciens, il y avait toujours à manger. Des jardins. Des volailles. Du lait. Des lapins. Le cochon qu'on tuait.

— J'ai toujours mangé à ma faim.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de pauvreté. Mais, la misère se disait différemment.

Elle apparaissait dans les vêtements. Dans le manque d'objets. Et surtout, durant la guerre. Les membres de la famille venaient de Lyon chercher du ravitaillement. Sans cela, dit-il, ils seraient "morts de faim".

Autrement dit : la misère n'est pas seulement l'absence d'argent. C'est l'exposition réelle au manque vital.



Les jeunes disent presque avec regret qu'ils aimeraient connaître cette époque-là. Une époque sans téléphone, sans écran, où l'on semblait "toujours avec ses amis".

Les anciens corrigent immédiatement l'image :

— Non, ce n'était pas une liberté totale. On ne sortait pas comme on voulait. On avait des tâches. Des listes de courses. Des contraintes.

La nostalgie est donc partiellement trompeuse. L'ancien monde n'était pas seulement plus simple : il était aussi plus dur, plus cadré, plus limité.

Un tableau surgit, celui d'un Roybon ancien, très vivant.

Des cafés nombreux. Des commerces partout. Des boucheries. Des boulangeries. Des épiceries. Et surtout :

— Il y avait quatre téléphones à Roybon quand j'étais jeune.

Les jeunes ne se montrent pas trop étonnés. Ils cherchent à comprendre. Ils arrivent à verbaliser une sorte d'envie nostalgique... jusqu'à ce que les anciens rappellent que cette vie-là avait aussi ses clôtures, ses gifles, et de nombreux silences.

Maria et Lorenzo, 13 et 12 ans, vont alors poser des question surprenantes.

— Est-ce que vous vous sentez entouré et écouté ?

— Oui, par les enfants, par les petits-enfants, par les amis, par la famille, même lorsqu'elle est loin.

Avant même de parler du passé, il y a cette question très actuelle de la relation. Être là pour quelqu'un. Pouvoir parler. Ne pas garder pour soi.

— Il ne faut pas craindre de parler et de dire même une bêtise, dira d'un ton rassurant une grand-mère.

Lorenzo pose une question très contemporaine :

— Si des amis prennent de la drogue, cela reste-t-il des amis ? Moi, ça reste mes amis, mais je ne vais pas en prendre.

On y entend un jeune qui refuse la contagion morale automatique : on peut rester fidèle en amitié sans imiter. Ce que les anciens vont simplement valider :

— C'est bien d'être fidèle en amitié, de savoir comment rester avec les autres sans se perdre soi-même.

Quand on demande aux jeunes de définir le respect, il y a un flottement : "Ne pas répondre, parler poliment, écouter...". Un ancien répondra : "Le respect n'est pas une leçon abstraite, c'est une scène en train de se vivre. Ce que vous faites très bien." L'atmosphère est aux sourires.



La conversation bascule. Un des anciens a 93 ans.

— Vous avez vécu la guerre, monsieur ? Comment avez-vous fait ?

— On avait peur. Les exercices d'alerte au bombardement. Le signal donné par l'instituteur. La course. Le refuge derrière les bâtiments. Les rafles. Les hôtels du village fouillés. Des hommes emmenés. Certains libérés. Des hommes de Roybon fusillés, déportés, disparus.

Tout cela est raconté comme une mémoire locale, presque de voisinage. Il dit aussi cette scène terrible d'un homme abattu alors qu'il tente de fuir.

Le silence de l'après-coup passe dans la pièce.

— Un an après la guerre, il est arrivé quoi ?

— On a repris une autre vie. Pendant des années encore, il y a les tickets de rationnement. Tu avais droit à 200 g de beurre, 300 g de viande... On allait ramasser des glands... ça faisait du café.

Les jeunes découvrent là une privation organisée, administrative, durable. Ils relient brutalement le quotidien le plus banal — boire un café — à l'inventivité imposée par le manque.

— Si ma maison est détruite, je viendrai chez toi.

— Si la tienne est détruite, tu viendras chez moi.

C'est probablement l'un des passages les plus touchants parce qu'il montre comment la guerre entre dans la langue enfantine. Par la peur que la maison n'existe plus.

— Est-ce qu'avant, les gens s'aidaient davantage ?

Les anciens répondent oui sans hésitation.

— Pour les moissons. Pour les battages. Pour les travaux agricoles. Il fallait être nombreux. On allait les uns chez les autres. On n'allait pas aider après réflexion morale ou calcul : on allait aider, on ne se posait pas de questions.

Cette phrase résume tout un monde social.

Un monde où l'entraide n'était pas une valeur proclamée, mais une nécessité incorporée à la vie ordinaire.

— Il n'y avait ni télévision ni distractions permanentes, on se rendait visite, on jouait aux cartes, on passait les soirées ensemble.

Autrement dit, la solidarité était aussi relationnelle.



— Avant, c'était la DAS (Direction des Affaires Sanitaires et Sociales).

Les enfants découvrent avec Angélique, placée à Blagneux, que les institutions ont changé de nom. Eux sont à Blagneux aussi, mais c'est l'ASE (Aide Sociale à l'Enfance). Angélique souligne une chose fondamentale : rester au même endroit. Ne pas être déplacé sans cesse : "Ça permet de s'enraciner."

C'est une clé éducative majeure, exprimée ici de manière très concrète.

— On veut être aimé, accepté, choyé.

Au-delà des dispositifs sociaux, des structures, des parcours, il y a un besoin simple, universel. Pour ces enfants, rencontrer Angélique, c'est rencontrer une vision évolutive d'eux-mêmes.

— Peut-on aider quelqu'un qu'on n'aime pas ?

L'ancien répond autrement : "Si tu aides quelqu'un que tu n'aimes pas, peut-être qu'il se sentira redevable, peut-être que cela changera quelque chose".

La solidarité n'est pas pensée comme pure sympathie. Elle est pensée comme relation transformable. Aider peut précéder l'attachement.

Les jeunes sont étonnés, ils cheminent entre abstraction et leur réalité, ils comparent, pèsent, tentent d'imaginer. Ce n'est pas facile. On ne met jamais que les images que l'on connaît sur les mots. Le travail d'autrefois, un métier toute sa vie, les habitudes perdues, cet échange vivant vient s'immiscer dans la vie contemporaine. Anciens et jeunes partagent la même impression : le monde est allé très vite.

— Que remarquez-vous comme changement de société comparé à votre époque ?

Presque un siècle entre les deux rives de la table, alors le changement ne se dit pas comme un concept.

— Ça n'a rien à voir. J'étais boulangère. Le métier d'autrefois n'est plus celui d'aujourd'hui. Ce n'est pas seulement la technique qui a changé. C'est la manière de tenir le métier.

Pour l'homme, ancien carreleur : "Maintenant, ça travaille plus vite. Le temps du métier n'est plus le même. Il faut être rentable. L'artisan ne crée plus, il perd la dignité du geste, il produit des m²."

Puis la conversation glisse, comme souvent, vers quelque chose de plus intime et plus léger : l'âge, les anniversaires, la famille.



L'une des résidentes de l'Ehpad René Marion a bientôt 96 ans. L'autre a eu ses 90 ans récemment.

On demande s'il y a eu un repas, un gâteau, des bougies.

— Oui, avec la famille. J'ai eu un réveil qui me donne les dates, les chiffres, la journée d'aujourd'hui, c'est écrit en gros. Puis ce foulard.

Le réveil et le foulard, toute une image de la vieillesse : l'utile et le délicat. Ce qui revient toujours, c'est la famille. Les petits-enfants. Les arrière-petits-enfants. Celui qui veut devenir boulanger. La fille aide-soignante. Les repas partagés au Totem. Même dans la confusion ou la fatigue, la parenté reste l'armature la plus sûre du récit. Les jeunes reprennent la main : "Que pensez-vous de la musique d'aujourd'hui ?"

— Si les jeunes la trouvent belle, alors il ne faut pas les empêcher.

Ce monde musical n'est plus le leur. Il est entendu de loin, sans vraiment y entrer. La question suivante est beaucoup plus féconde :

— Que pensez-vous du style vestimentaire de notre génération ?

— Tu ne raccommodes pas, toi. Autrefois, on cousait. On réparait. On confectionnait. On faisait durer. C'était utile. Si on voulait avoir des vêtements, il fallait confectionner.

L'écart anthropologique est profond : aujourd'hui, le vêtement se choisit, se consomme. Autrefois, il se faisait, se raccommodait, se prolongeait. Quand les enfants demandent si, à l'époque, tout le monde savait coudre, la réponse est nette : "Tout le monde savait coudre."

Les enfants posent ensuite une très belle question :

— Que pensez-vous de notre langage aujourd’hui ?

— Nos grands-parents ne parlaient pas comme nous. Moi je comprenais le patois, mais je ne savais pas parler.

Ici, le dialogue devient passionnant, parce qu’il montre que la question du langage des jeunes renvoie, chez les anciens, à une mémoire beaucoup plus ancienne encore : celle d’un monde où le français n’était pas la seule langue de la vie quotidienne.

Autrement dit : le décalage de langage entre générations n’a rien de nouveau. Il a seulement changé de forme. Aujourd’hui, les jeunes ont leurs mots, leur verlan, leurs codes. Hier, les anciens avaient le patois.



L'échange est parfois heurté par les difficultés d'audition, les reprises, les phrases inachevées. Mais cela devient presque un thème en soi : il faut parler plus fort, se tourner vers l'autre, répéter. Ici encore, la rencontre n'est pas donnée. Elle se fabrique. Elle demande un effort.

À la fin, les enfants remercient. Ils annoncent qu'ils ont préparé un gâteau pour le goûter. Ce détail final est important : la rencontre ne s'achève pas seulement sur des questions-réponses, mais sur quelque chose de partagé, de fabriqué pour les autres.

Après les paroles sur la couture, le pain, les vêtements, le langage, il y a ce geste simple : faire un gâteau ensemble pour le déguster avec d'autres. On entend alors rires et plaisanteries.

Le « choc » entre générations est parfois plus discret, moins frontal. Les personnes âgées de ces dernières pages ne répondaient pas toujours directement aux questions. Elles déplaçaient. Elles revenaient au concret. Elles parlaient de ce qu'elles avaient fait, touché, cousu, pétri, gardé. C'est peut-être cela, au fond, qui rend leur parole si juste : elles ne commentent pas le monde de loin, elles le ramènent toujours à des gestes.

Un autre groupe s'installe. Il y a Lucette, une autre Lucette, Maria, des adolescents. Très vite, l'une des jeunes pose la première question :

— Pensez-vous que votre génération est responsable de la crise écologique ?

La question est contemporaine, presque militante. La réponse, elle, va partir tout ailleurs.

L'un des fragments les plus marquants de cette séquence est celui-ci :

— À la maison, il y avait un vélo. On était cinq enfants, le père et la mère. Il n'y avait qu'un vélo pour les sept. On pédalait sur le travers, il y en a un qui était sur le porte-bagage.

Le détail est magnifique. On voit la scène. On entend presque le bruit du vélo, la promiscuité, l'inventivité ordinaire.

Là encore, cette phrase ne se plaint pas. Elle constate. Elle raconte un monde où l'on faisait avec peu. Une forme de richesse passe autrement : dans le travail, la famille, l'endurance, la capacité à faire avec ce qu'on a.



Une des résidentes répond par la morale, par les mœurs, par la jeunesse d'après-guerre : "Autrefois on était sérieux."

Une autre ajoute : "On n'allait pas coucher avec l'un, avec l'autre..."

Et encore : "On faisait la première communion."

Autrement dit, le mot crise la conduit non pas vers l'écologie, mais vers l'idée d'un relâchement général, d'un changement des règles, du rapport aux autres, du rapport au sérieux.

Un passage très important qui montre que les générations ne répondent pas différemment : elles n'entendent pas la même chose derrière les mêmes mots. La "crise" n'est pas forcément celle de la planète mais une crise des conduites, des mœurs, de la tenue morale.

Une autre réponse, plus directe, se dessine ensuite à propos des jeunes d'aujourd'hui.

— Je trouve qu'ils ont beaucoup de chance.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'avez pas connu la guerre. Vous pouvez faire des études. Les équipements sont meilleurs. Puisque vous vivez dans une époque matériellement plus favorable.

Elle replace tout le reste dans une hiérarchie claire. Avant de parler d'écrans ou d'écologie, il y a cela : vivre en temps de paix.

— À quel âge avez-vous commencé à travailler ? Dans quel métier ?

— Moi, j'ai commencé à travailler à 14 ans, à l'usine de tissage.

Une femme raconte un autre parcours, plus rare : elle a été “favorisée”, dit-elle, parce qu’elle a pu aller à l’école, jusqu’au brevet. Elle a été pensionnaire. Puis ses parents lui ont fait apprendre la comptabilité, pour aider dans l’entreprise familiale de charpente et menuiserie.

On comprend ici quelque chose d’essentiel : même lorsqu’une fille pouvait faire des études, ces études restaient liées à une utilité familiale, à une fonction concrète dans l’économie du foyer.

Elle raconte ensuite le cadastre, les impôts, les calculs de surfaces, les cartes, les classements. Sa mémoire technique est impressionnante. Ce n’est pas seulement le souvenir de l’école. C’est le souvenir d’une compétence précise. elle dit parfaitement le rapport au travail : on ne demandait pas si cela plaisait, on faisait. On apprenait à bien faire.



Une autre résidente raconte un tout autre déplacement : le passage du Portugal à la France. Elle est arrivée en 1972. Mariée. Venir travailler.

— Je travaillais dans la restauration.

Elle parle aussi de sa fille, de ses besoins, du refus de travailler tous les samedis et dimanches parce qu'il fallait garder du temps pour elle. Elle passe aussi par les migrations, le service, le travail discret des femmes, les arbitrages entre emploi et maternité.

Les jeunes écoutent chaque histoire tel un épisode de série TV. Chaque vie est une histoire à part entière. L'un d'entre eux chuchote à l'animatrice : "Tout ça va se retrouver dans un livre ?"

L'un des moments forts arrive un peu plus tard, de manière presque imprévue.

Une résidente parle d'un livre sur Barack Obama, ou plus exactement d'une idée qu'elle y a trouvée. Cette idée la bouleverse encore :

— Quand vous avez des enfants, vous leur donnez la vie... mais vous leur donnez aussi l'amour.

Puis elle ajoute : "Ça, j'y avais jamais pensé. Jamais, jamais."

Cette phrase est immense. Elle dit à la fois une découverte tardive, une forme de stupeur, et peut-être aussi le décalage entre une vie passée à donner sans forcément le nommer, et le moment où l'on met enfin des mots sur ce don.

Les jeunes reviennent cependant à la question de l'écologie ou des capacités de leur génération.

Une autre résidente répond à son tour, à sa façon :

— Nous, on était élevés avec l'église. Catéchisme. Confession. Communion. Interdits clairs. Le mensonge proscrit. Une éducation structurée, parfois dure, toujours normative.

Un des adolescents reformule très bien :

— L'éducation avant était plus dure qu'aujourd'hui.

La réponse tombe :

— Plus carrée. L'éducation que moi j'ai eue, elle n'est plus.

Elle ne dit pas seulement que tout a changé. Elle dit qu'un certain cadre de fabrication de la personne n'existe plus. La vigilance morale incorporée dans les gestes ordinaires n'est plus.



— Moi, j'aurais bien aimé les études. Mais il fallait être déplacée. Les parents ne pouvaient pas payer une pension. Nous étions cinq enfants. Alors on passait le certificat d'études, et c'était tout.

Cette phrase touche juste, parce qu'elle rappelle que la limitation des possibles n'était pas seulement une affaire de désir ou de mérite, mais de moyens très concrets.

Et elle ajoute une nuance très fine : “Maintenant, s'ils n'ont pas le bac plus je ne sais pas quoi, ils ne peuvent pas aller n'importe où.”

Les jeunes, aujourd'hui, ont plus de possibilités, mais aussi d'autres contraintes, d'autres normes, d'autres seuils. Le passé n'est pas idéalisé. Le présent n'est pas envié sans réserve.

— J’ai connu la guerre.

À partir de là, une suite d’images : des avions au-dessus de la messe, des oranges apportées à un petit frère, une poule réclamée par les Allemands, des tickets de rationnement, des galoches, des veaux déclarés à la naissance, et des gens de ville qui venaient à vélo chercher de quoi ne pas mourir de faim.

Lyona a 10 ans, elle découvre un monde dont elle ne sait presque rien. À travers elle, la guerre redevient une énigme enfantine :

— Vous étiez obligés de vous coucher par terre ?

— Vous aviez quel âge ?

— C’était par jour, les tickets ? Enfants compris ?

Ce sont de très bonnes questions, elles obligent le souvenir à redevenir concret.

Le gazogène, ou le monde d'avant l'essence.

Dédé explique patiemment ce que c'était.

— Des camions, des voitures, qui marchaient avec du bois. Un système monté entre la cabine et la remorque. Des sacs de morceaux de bois emportés pour continuer la route. Ça s'appelait des gazogènes.

Il dit même aux plus jeunes : “Vous pouvez regarder sur votre portable.”

La phrase illustre incroyablement ces échanges : elle fait se rejoindre, en une seconde, le portable d'aujourd'hui et la mécanique de survie d'hier.



— Pour suivre les événements, il n’y avait presque rien. Dans le quartier, il y avait deux postes de radio. Tout le monde n’en avait pas. Alors on allait chez un oncle, le soir, écouter les informations. Radio Lyon, Radio Londres. Le débarquement est suivi ainsi, à plusieurs, dans une maison où l’on se rassemble pour entendre ce qui se passe ailleurs.

Cette scène fait écho à d’autres entretiens : ce qui se déroulait dans le monde arrivait peu, tard, par fragments sonores. Rien à voir avec l’instantanéité contemporaine. On surprend dans le vocabulaire du nonagénaire l’usage d’un mot qui a changé de sens : « le quartier ». Pour lui, il s’agit de deux ou trois fermes à l’écart du village.

Des mots, ainsi, vieillissent et se transforment.

À un moment, une éducatrice, 20 ans, pose une question très actuelle : “Vous pensez quoi de la montée du fascisme en ce moment ?”

La réponse de Dédé est nette :

— Je trouve que c’est dangereux. J’ai vécu ça. Il fallait se méfier. Des Allemands, oui, mais également des Français. De la dénonciation. De la parole qui circule. De ce qui peut être répété au mauvais endroit.

La guerre n’est pas seulement dans les événements : elle laisse une culture de la prudence, durablement.

— Dans la même famille on pouvait trouver un résistant et un collaborateur, c’est effroyable.

La guerre comme empreinte durable

Une autre femme plus jeune que Dédé dit qu'elle n'a pas connu directement la guerre, mais qu'elle a grandi dans son ombre. Ses parents en parlaient tout le temps.

— La guerre restait dans la maison, dans les récits, dans la manière d'expliquer le monde.

Elle dit très bien que même sans l'avoir vécue, on pouvait en porter l'empreinte.

Cela montre que la guerre ne s'arrête pas avec l'armistice. Elle se transmet en paroles, en peurs, en habitudes.

À partir de là, la conversation quitte un peu les combats pour revenir au quotidien matériel.



— Comment faisait-on pour les vêtements ? Pour les chaussures ? Pour manger ?

Dédé raconte les galoches, les semelles en bois, les chaussures bricolées, réparées, renforcées.

On retrouve ici un thème fort revenu plusieurs fois : on ne jetait rien, on refaisait, on réparait, on usait “jusqu’à la corde”.

Puis viennent les tickets. Dédé dit qu’il en a encore chez lui. Des cartes d’alimentation. Des catégories selon l’âge. “C’était par personne.” Les petits, les plus grands, les adultes.

La petite fille comprend alors que le manque était organisé, officiel, régulé. Pas seulement une gêne : une structure du quotidien.

Une autre femme raconte alors l'histoire de sa mère en Haute-Marne.

Zone occupée. Bombardements. Puis l'exode.

— Tout le monde à pied.

Elle insiste d'ailleurs sur ce point, contre les images de cinéma : “Parce qu'à la télévision, c'est dans les films les voitures. Les gens étaient à pied.”

Cette phrase corrige la mémoire visuelle fabriquée par les représentations cinématographiques. La guerre, ici, c'est la fatigue des corps, les enfants, la route, le peu qu'on emporte.

Dédé le dit très crûment :

— Les personnes qui étaient sans famille à la campagne, elles mouraient de faim.

La conversation revient ensuite à ce qu'on mangeait. Betteraves. Topinambours. Le peu qu'on pouvait récupérer.

Une autre femme rappelle une vieille pratique : le glanage.

Après les récoltes, les enfants pouvaient aller ramasser ce qui restait dans les champs. Quelques épis. Quelques restes de blé.

Dédé précise :

— C'est des lois qui datent depuis le Moyen Âge.

Encore une phrase précieuse : elle relie la misère du XX^e siècle à des droits anciens de survie populaire. Les yeux des enfants sont écarquillés d'étonnement et font répéter : "Depuis le Moyen Âge ?"



Claudie tenait à parler des Compagnons. Elle est mère des Compagnons Rhône-Alpes. Elle explique aux jeunes ce que cela représente : une tradition de formation millénaire, d'exigence, de transmission, surtout autour des métiers de construction et du travail bien fait.

— Votre avenir, il faudrait y penser un jour aussi. C'est une nécessité d'y penser dès maintenant.

Elle parle d'un désir qu'il faut commencer à chercher, à reconnaître, à travailler. Regarder un grand-père, un oncle, quelqu'un qui fait bien un métier ; sentir ce qui attire ; puis avancer vers cela. Avoir le désir de réaliser un chef-d'œuvre.

Autrement dit, le métier n'est pas seulement un emploi futur. C'est une orientation intérieure.

L'adolescent répond qu'il voudrait faire "des métiers dans la littérature".

Là, une porte s'ouvre aussitôt entre lui et les deux femmes plus âgées. Le dialogue devient plus chaleureux, plus dense, presque complice. Claudie répond avec enthousiasme : "Oh que tu as raison."

Puis elle élargit :

— Libraire, par exemple ; mais un vrai libraire, qui lit, qui connaît, qui se souvient, qui peut orienter les autres.

Ce n'est pas le goût des livres qui est valorisé ici. C'est la possibilité d'en faire un lieu de relations et de devenir une source de conseils. Tout le monde souriait, et s'imaginait dans la librairie, le lecteur, le client, le libraire...

— Quand avez-vous voté pour la première fois ?

Si la question étonna, la réponse surprit :

— On allait voter à 21 ans. La majorité n'était pas à dix-huit ans.

Un détail très concret arrivait, presque oublié aujourd'hui : on pouvait raturer une liste, enlever un nom, en mettre un autre.

Les plus jeunes découvraient soudain que même un geste aussi "évident" que voter n'a pas toujours eu les mêmes règles.

La citoyenneté n'est pas stable. Elle a une histoire. On travaillait plus jeune et on était adulte plus vieux. Cela paraissait anormal et injuste pour les enfants.



Ces histoires croisées ne racontent pas seulement le passé. Elles montrent que : certaines histoires continuent aujourd'hui, que les blessures sont encore là, mais également les capacités de reconstruction. Elles scénarisent des paroles intergénérationnelles qui peuvent ouvrir... ou déborder.

Elles sont moins intimes sur les trajectoires personnelles mais plus larges sur les structures sociales et historiques.

Elles apportent une profondeur temporelle, une réflexion sur les inégalités, une mémoire matérielle (habitat, objets, quotidien).

La bascule entre mémoire du passé et regard critique sur le présent ressemble à une pièce de théâtre.

Se tenir loin des écrans, sujet brûlant.

Claudie va plus loin encore. Elle dit qu'elle n'a pas et n'a jamais eu de télévision. Et qu'elle ne le regrette pas.

— Je n'en ai pas besoin. J'aimerais que les journaux ne soient que de bonnes nouvelles.

— Est-ce que ça aiderait les êtres humains à avoir de la joie de vivre ?

La question est très forte. Elle ne relève pas d'une critique des médias. Claudie répondra qu'il s'agit d'un choix d'existence : "protéger en soi une certaine qualité de présence, ne pas laisser le malheur du monde remplir tout l'espace intérieur".

Désir, effort, plaisir.

La conversation revient alors vers la lecture. Un des jeunes reconnaît qu'il ne lit pas assez. Qu'il a du temps, mais qu'il le consacre aux écrans. Que le plaisir de lire lui est rarement venu, souvent à l'école ou en voyage.

L'analyse est pertinente de justesse : on sent qu'il y a un désir de lire, mais pas encore l'habitude, pas encore l'élan naturel.

En face, les deux femmes disent presque la même chose l'une après l'autre :

— Moi, j'ai toujours un livre avec moi.”

Cette phrase fait presque office de portrait moral.

— Le livre n'est pas un objet occasionnel. Il accompagne, il attend, il soutient.



Puis, soudain, retour au présent : des cookies ont été faits, le goûter attend, “elles sont formidables ces filles”.

Comme souvent dans ces rencontres, la parole sur la faim d’hier se termine autour d’un gâteau d’aujourd’hui.

Pour l’enfant de 10 ans, la guerre semble presque inimaginable : des avions au-dessus de l’église, des oranges offertes par des soldats italiens, la plus belle poule prise par les Allemands, les tickets par catégorie d’âge, les glands ramassés pour faire du faux café.

Pour les anciens, tout cela reste concret, détaillé, ordinaire même dans l’horreur. Ils ne racontent pas une histoire majuscule. Ils racontent ce qu’ils ont vu, touché, porté, caché, mangé, manqué.

Peu à peu, une ligne apparaît très clairement : la guerre comme peur et contrainte, la campagne comme chance relative face à la faim, le vêtement et la nourriture comme objets rares, réparés, comptés, la mémoire comme très précise sur les gestes, plus que sur les grands discours.

Mais pas que ! Parfois Il n'est presque pas question de guerre ou de faim.

Ce qui apparaît, c'est un autre contraste : celui entre l'univers des métiers, la lente construction de soi, le goût de lire, et le monde contemporain saturé d'écrans, d'informations et de vitesse.

Les dialogues glissent vers l'avenir : que veut-on devenir ? Comment se former ? Que vaut la volonté ? Que perd-on quand le téléphone prend toute la place ? Et pourquoi les livres, eux, continuent à tenir debout dans le temps ?

Un passage particulièrement délicat : celui où l'on parle des livres qu'on n'aime pas.

Si les trois ou quatre premières pages ne plaisent pas, une proposition est de continuer quand même un peu. L'autre de poser le livre, puis y revenir plus tard, parfois en commençant ailleurs.

— C'est moi qui m'adapte au livre, au lieu que ça soit le livre qui s'adapte à moi.

Cette phrase est superbe.

Elle dit une maturité de lecteur, une liberté tranquille. On n'est pas obligé de forcer un livre à nous plaire immédiatement ; on peut aussi changer de place en soi pour l'accueillir autrement.

Le plus beau, c'est peut-être que les anciens ne se contentent pas de regretter le passé : ils cherchent à encourager, à orienter, à transmettre une confiance.

C'est peut-être que les plus jeunes ne clament pas un présent meilleur, ils cherchent à trouver du courage dans les histoires des anciens.

C'est peut-être que, contrairement à une idée toute faite, une rencontre intergénérationnelle est un véritable échange où les curiosités se croisent avec tendresse, générosité, et bienveillance.

Fin

Remerciements

Les enfants de Poil de Carotte
et leurs accompagnateurs
L'équipe d'Entre Aides Sociales Roybon
Les adhérents à Totem Café Associatif
L'Ehpad René Marion
Erasmus+
L'équipe de l'association Move

Pour en savoir plus sur le projet :



Crédit photos : Leila Hakim, Aurélie, Clemsol